

trentaine de pas des derniers soldats, le plus âgé reprit la parole.

—Ainsi, dit-il, tu es bien sûr de retrouver l'endroit où tu l'as caché ?

—Oui, car je ne suppose pas que, depuis treize ans, on ait abattu les gros arbres du bois. On n'a pas creusé partout des lacs et des rivières.

—Enfin, nous verrons tout à l'heure si tu ne comptes pas trop sur ta mémoire. En attendant tu me ferais plaisir en me disant qu'elle était ton idée lorsque tu as enterré le coffret au pied d'un arbre.

! —Tu n'avais pas cru devoir me dire ce qu'il contenait, mais j'ai deviné qu'il renfermait des papiers importants.

—Ah !

—Naturellement, j'ai pensé que ces papiers pouvaient te servir et qu'il était utile de les conserver : car, si j'en juge par ce que tu as fait autrefois pour les posséder, ils ont pour toi une très grande valeur.

—Ils avaient alors une valeur qu'ils n'ont plus aujourd'hui ; mais n'importe, ils peuvent encore nous être utiles.

—J'ai donc eu une bonne idée ?

—Excellente, car on ne peut pas savoir.

Il n'acheva pas sa phrase. Un sourire amer crispa ses lèvres.

—Avant d'enfourer le coffret, est-ce que tu ne l'as pas ouvert ? demanda-t-il.

—Je n'ai pas eu la curiosité de voir ce qu'il contient ; et l'aurais-je eue, le temps me manquait pour la satisfaire. Un détail que tu ignores peut-être : le coffret est de cuivre et le couvercle a été soudé.

—Oui, je sais cela.

—Je te le répète et tu peux me croire, je n'ai eu qu'une seule pensée : cacher le coffret. Pour cela j'avais une double raison. N'était-ce pas le meilleur moyen de le soustraire à toutes les recherches, de le conserver pour te le remettre un jour et de me débarrasser en même temps d'un objet fort compromettant ? Je sentais le péril, j'avais le pressentiment de ce qui m'attendait. En effet, trois jours plus tard, j'étais pincé par la police.

—Oui, tu as été bien inspiré en cachant le coffret ; s'il eût été saisi en ta possession, l'affaire du château de Coulange était découverte et tu attrapais dix ou quinze ans de travaux forcés au lieu d'en être quitte pour cinq ans de prison.

Allons, tu as été intelligent et adroit. Je ne veux pas te laisser ignorer que si le coffret était tombé entre les mains de la justice, les conséquences eussent été terribles. Si le secret qu'il renferme eût été révélé alors, il ne pourrait plus nous servir ; c'est ce secret, gardé depuis plus de vingt ans, qui fait encore aujourd'hui notre force, tout en restant un danger pour moi.

—Pour toi et pour d'autres.

Hein, que veux-tu dire ?

Que d'autres personnes ont intérêt à garder ce secret.

—Mais tu sais donc ?.....

—Je sais que la marquise de Coulange donnerait beaucoup, peut-être une fortune, pour rentrer en possession de son coffret et des papiers qu'il contient.

—Comment sais-tu cela ?

—Je vaiste l'apprendre. Je ne t'ai pas encore parlé d'une visite que j'ai reçue pendant que j'étais détenu à Mazas..

—Va, je t'écoute.

—Un jour, un homme vint me trouver pour me réclamer le coffret.

—Quel était cet homme ?

—Je l'ignore, car il n'a pas jugé nécessaire de me faire connaître son nom et sa qualité. Mais je compris facilement qu'il était envoyé par la marquise de Coulange. Il savait ce qui s'était passé au château de Coulange ; il me montra même un poignard que je reconnus aussitôt ; c'était le mien. Tu me l'avais pris des mains, et l'homme inconnu m'apprit que tu avais voulu t'en servir pour assassiner la marquise, ta sœur.

—Si tu rencontrais cet homme, le reconnaitrais-tu ?

—Je ne sais pas, car comme nous il a dû vieillir. Mais la physionomie qu'il avait alors est restée dans ma mémoire. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de haute taille, se tenant droit et roide sur ses longues jambes un peu grêles, il avait l'air sévère, le visage long et pâle, le nez gros, le front large, le regard vif et perçant, d'épais sourcils noirs très rapprochés et de longues moustaches taillées en brosse.

—Cela suffit, dit l'autre, le portrait est frappant, je reconnais le personnage.

Il prononça tout bas ce nom : Morlot.

—Tu ne t'es pas trompé, reprit-il à